

# ORAIISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, COLONEL GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE LÉGÈRE, GOUVERNEUR DE HAUT ET BAS LIMOSIN ;

Prononcée à Paris, dans l'Eglise de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676.

*Fleaverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui saluum faciebat populum Israel?*

*Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent: Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? 1 Mach. 9.*

**J**E ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture-Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée (1): cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvrait son camp d'un bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui

(1) 1 Mach. 3. 4. 5. etc.

des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfans d'Ammon et d'Esau, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie. Ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans, ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la piété, la crainte, ils s'écrièrent: « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles: « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël? »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti, il y a cinq

mois ? Ne vous reconnaissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit , à la place du héros dont parle l'Écriture , celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables , et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin , l'Esprit de force et de vérité , avait enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent tout ensemble , de combien de nobles idées remplirais-je vos esprits , et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence , que la vie et la mort de très-haut et très-puissant prince Henri de la Tour d'Auvergne , vicomte de Turenne , maréchal général des camps et armées du roi , et colonel général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire , conduites d'armées , sièges de places , prises de villes , passages de rivières , attaques hardies , retraites honorables , campemens bien ordonnés , combats soutenus , batailles gagnées ; ennemis vaincus par la force , dissipés par l'adresse , lassés et consommés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples , que dans les actions d'un homme sage , modeste , libéral , désintéressé , dévoué au service du prince et de la patrie ; grand dans l'adversité par son courage , dans la prospérité par sa modestie , dans les difficultés par sa prudence , dans les périls par sa valeur , dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes et plus touchans , qu'une mort soudaine et surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires , et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puis-

sances ennemies de la France , vous vivez , et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes , recevoir la paix que , malgré vos pertes , vous avez tant de fois refusée , et , dans l'abondance de vos larmes , éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez , et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine , dont les intentions étaient pures , et dont la vertu semblait mériter une vie plus longue et plus étendue.

Re-tepons nos plaintes , Messieurs ; il est temps de commencer son éloge , et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur , des passions de l'ame par sa sagesse , des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours , pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée , le sage , le chrétien. Je louerai tantôt les victoires , tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions , je les découvrirai dans leurs principes ; j'adorerai le Dieu des armées , j'invoquerai le Dieu de la paix , je bénirai le Dieu des miséricordes , et j'attirerai partout votre attention , non par la force de l'éloquence , mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

## PREMIÈRE PARTIE.

N'ATTENDEZ pas , Messieurs , que je suive la coutume des orateurs , et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avait moins d'éclat , je m'arrêterais sur la grandeur et la

noblesse de sa maison ; et si son portrait était moins beau , je produirais ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance , et la moindre louange qu'on peut lui donner , c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de la Tour-Auvergne , qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs , qui a donné des maîtres à l'Aquitaine , des princesses à toutes les cours de l'Europe , et des reines même à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici , il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortait , l'hérésie des derniers temps l'avait infectée. Il recevait avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge ; et parmi ces exemples domestiques , il trouvait celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence ; et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde , avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perte et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année , il commença à porter les armes. Des sièges et des combats servirent d'exercice à son enfance , et ses premiers divertissemens furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange , son oncle maternel , il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat , et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue , et ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faisaient par nécessité , et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail , et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençait une vie dont les suites devaient être si glorieuses , semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source , et

qui portent enfin partout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps , il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'Etat. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé , et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins (1) , selon les termes de l'Écriture ; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté , il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la faiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas senti les effets de sa valeur , et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ? Il passe les Alpes ; et dans les fameuses actions de Casal , de Turin , de la route de Quiers , il se signale par son courage et par sa prudence ; et l'Italie le regarde comme un des principaux instrumens de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées , pour assister à la conquête de deux importantes places (2) , qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au delà du Rhin les débris d'une armée défaite , il prend des villes (3) , et contribue au gain des batailles (4). Il s'élève ainsi par degrés , et par son seul mérite , au suprême commandement , et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant , et qui a joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les

(1) Ps. 73. — (2) Perpignan et Collioure. — (3) Trèves , Aschaffembourg , etc. — (4) Combat de Fribourg , bataille de Norlingue.

affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience: soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence: soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre; son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertu quand la fortune changeait de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsqu'avec jugement et avec fierté il sauvait les restes des troupes battues à Marienthal, que lorsqu'il battait lui-même les Impériaux et les Bavares, et qu'avec des troupes triomphantes, il forçait toute l'Allemagne à demander la paix à la France (1).

On eût dit qu'un heureux traité allait terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, selon le Prophète (2), sont des abîmes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonna à tous les dérèglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux, l'esprit de discorde confondait le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui ré-

(1) La paix de Munster. — (2) Ps. 35.

pare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtè-je, Messieurs? Votre esprit vous représente déjà, sans doute, M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion, ramener ceux que le mensonge avait séduits, rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et crier, comme un autre Moïse, à toutes les portes d'Israël: « Que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi (1). » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont (2), et tient ferme contre une armée; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du Ciel, qui rendait les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvait arrêter par la force, et releva par cette prudente et heureuse témérité (3) l'Etat penchant vers sa ruine. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venait de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi, qui, dans les siècles idolâtres, aurait passé pour le dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine (4), il oblige par un traité un prince étranger, dont il avait pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avait conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrais ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

(1) Exod. 32. — (2) Pont de Gergeau. — (3) A Blaneau.

(4) A Villeneuve Saint-George.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume était agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques et particulières furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef; c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe; c'est à Dieu, qui tire, quand il vent, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les Etats de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissait qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, et je voudrais n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan

invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne? Je marquerais sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirais en abrégé, selon les lieux: ici il forçait des retranchemens, et secourait une place assiégée (1): là, il surprenait les ennemis, ou les battait en plaine campagne: ces villes (2), où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage: ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière (3), c'est le poste où il rassurait ses troupes effrayées après une honorable retraite: ici il sortait de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenait une ville (4) et gagnait une bataille: là, distribuant ce qui lui restait de son propre argent, il achevait un siège (5), et il allait en faire lever un en même temps (6).

Je recueillerais ensuite tant de succès, et vous ferais souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avait passées, et de cette paix (7) recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui tedévorent, tu aurais accru le nombre de nos provinces; et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serais aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrais, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre (8). Je pourrais vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles tra-

(1) Le secours d'Arras. — (2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc. — (3) Retraite de Valenciennes. — (4) Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque. — (5) Saint-Venant pris. — (6) Ardres secourue. — (7) Paix des Pyrénées. — (8) A Entk, Sentkein, Mulhansen, etc.

versées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles; la langue d'un poëte destinée à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas pour vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc ! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne ? L'Écriture (1), qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence ? Non, Messieurs ! je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée (2); que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lorsqu'ils doivent avoir le cœur sanglant, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

(1) *Joël. 7.* — (2) *Rom. 13.*

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, et que, parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis ? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières ? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accablait, ou des morts qu'il laissait sur le champ de bataille ? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation ? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république ? Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnait sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savait qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux faibles et aux malheureux; et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchait à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il était obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'était fait une espèce de morale militaire qui lui était propre. Il n'avait pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le désir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avait pour en

nemis que l'orgueil, l'injustice, et l'usurpation. Il s'était accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

### SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite? Et comment saura calmer, ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'Esprit de Dieu nous apprend, dans l'Écriture (1), que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre (2), et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles (3).

Ici vous formez sans doute, Messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnais que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez; et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant; qui conduisit une guerre avec plus d'ordre et de jugement; qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui

(1) Sap. 6. — (2) Eccl. 19. — (3) Prov. 16.

fût plus agissant et plus retenu; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenait des mesures presque infaillibles; et pénétrant, non-seulement ce que les ennemis avaient fait, mais encore ce qu'ils avaient dessein de faire, il pouvait être malheureux, mais il n'était jamais surpris. Il distinguait le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardait jamais rien que lorsqu'il avait beaucoup à gagner, et qu'il n'avait presque rien à perdre. Lors même qu'il semblait céder, il ne laissait pas de se faire craindre. Telle enfin était son habileté, que lorsqu'il vainquait, on ne pouvait en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il était vaincu, on ne pouvait en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il fallait, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'était si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation, et qui ménageât les forces du royaume; qui

n'oubliait rien d'utile et de nécessaire, et ne fit rien de superflu ; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fut tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays ; capable d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, Messieurs ; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avaient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyaient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auraient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étaient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces, qu'ils avaient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptait le nombre de nos soldats, et qui ne songeait pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse était la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenait cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible ; elle répandait dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisait tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses des-

seins ; elle rendait enfin des hommes grossiers, capables de gloire ; car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée ? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans : c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches qu'il faut mener au combat ; de téméraires qu'il faut retenir ; d'impatiens qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce prince que nous pleurons ? Il attachait par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On dirait qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison (1), comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques, et qu'il est et général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficultés qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail

(1) Gen. 14.